

**Rendez-vous** à l'IRTS  
pour **une journée d'étude**  
avec les auteurs de ce numéro

Programme et conditions d'inscription à venir

**Prenez contact.**

Prochain dossier | Le travail social et la valeur « travail »

L'actualité de la réflexion dans le champ social,  
ce sont :

- > **des journées, des colloques, des congrès** dont l'essentiel des travaux peut être communiqué,
- > **des rapports, des notes de lecture ou de synthèse** dont nous pouvons être preneurs,
- > **des mémoires, des thèses** dont les thèmes rencontrent notre réflexion.

Réflexion d'équipe **Pour un mouvement institutionnel**

par Martine Bongiorno / Christine de Combarieu / Anne Herrero / Claire de Roquefeuil / Solange Sanz / Dominique Volatron

### C'est dans l'après-coup d'une expérience novatrice —

l'histoire de « l'ouverture d'un service hospitalier à la cité » —, que nous avons éprouvé le besoin de réfléchir à ses effets, tant à l'échelle humaine qu'institutionnelle. Pour comprendre, nous avons relevé quelques points historiques qui permettent d'expliquer la mise en place de l'hospitalisation à domicile.

— Dans les années 1970, le mouvement antipsychiatrique entraîne une ouverture vers l'extérieur des murs de l'hôpital, bouleversant profondément le travail des professionnels et leur relation avec les familles. Cette période est marquée particulièrement, pour l'établissement, par la fermeture progressive de ses internats.

— La prise de conscience de l'importance de l'attachement (théories de Stern, Bowlby, Brazelton...) et l'expérience du

Ce texte signé par une équipe de l'unité petite enfance de la clinique Peyre Plantade à l'hôpital de la Colombière de Montpellier est une écriture plurielle qui témoigne du travail de réflexion opéré au détour d'un changement de pratiques. Et comme toute élaboration elle est une histoire inachevée : celle d'humains qui en rencontrent d'autres, un changement d'horizon... Le point vif de ce texte repose sur cette idée, mise en jeu, qu'un service constitué par les histoires de chaque membre de l'équipe, et les aléas historiques du service lui-même, constituent le substrat, l'humus, à partir duquel va se mettre en acte la rencontre avec les familles et leur histoire. Difficile à saisir, parfois à peine perceptible, cette rencontre d'histoires et de trajectoires (que ce texte tente de capter) est l'essence même d'un travail à l'œuvre.

J. Rouzel

Docteur F. Molénat en maternité autour des années 1980, viennent confirmer la nécessité d'une intervention précoce dans un but de prévention pour les situations à risque.

— L'évolution du concept de la famille incite à une réorganisation sociale par le développement d'un réseau de soutien qui va se complexifier et s'affiner. L'enfant est alors considéré de plus en plus comme un individu à part entière. À cette période, dans l'institution, les médecins lors des consultations ont une place différente aux parents ; écoutent leur demande, reconnaissent leurs compétences et la connaissance qu'ils ont de leur enfant.

Le travail d'hospitalisation à domicile dans l'institution apparaît dans les années 1985, les premières indications médicales s'adressent à une population de jeunes enfants de « familles carencées ». Il se définit par un déplacement de l'éducateur ou de l'infirmier à domicile 2 à 3 fois par semaine et ce pendant 2 à 3 heures. Ce rythme sera amené à être modifié sensiblement. Les professionnels vont à la rencontre de l'enfant dans son entourage familial et social, avec des supports médiateurs, des jeux, parfois des sorties organisées à l'extérieur, parfois des accompagnements de la mère, le plus souvent avec son enfant, dans des déplacements qui s'avèrent difficiles pour eux. Existe aussi la possibilité de se rendre dans les lieux sociaux d'accueil de la petite enfance (crèche, halte-garderie, école maternelle, dispensaire, foyer de l'enfance, famille d'accueil, centre de loisir) :

- pour accompagner l'inscription de l'enfant ;

- pour un travail spécifique autour de la séparation mère/enfant par exemple ;
- pour un travail de rencontre avec l'équipe accueillant l'enfant.

Tout ceci afin de créer des liens entre les différents partenaires dans un souci de soutenir l'enfant dans ses difficultés à investir d'autres personnes et d'autres lieux. La prise de conscience de sa fragilité propre nous amène à une plus grande vigilance concernant les apports environnementaux.

Ce travail de lien semble aider les équipes sociales à accueillir l'enfant et sa famille tels qu'ils se présentent.

### Mise en évidence de certaines difficultés

Dans les premiers temps de nos prises en charge, les indications posées par les médecins étaient peu précises. Ce mode de travail nouveau et peu défini a généré une vulnérabilité du cadre de travail à domicile. Une plus grande proximité avec la famille nous confronte à certains écueils. Le professionnel en se déplaçant devient demandeur et le risque encouru est d'être intrusif. Par ailleurs, trop d'émotions générées par la confrontation à la réalité des familles pouvaient faire « écran » à une possible lecture du travail engagé.

Le fait de rencontrer régulièrement les parents (ce qui n'était pas le cas dans les formes antérieures de prise en charge) a induit des modifications de représentation et des pertes de repères, ce, autant de la part des professionnels vis-à-vis des familles que des familles vis-à-vis des professionnels. Les notions de territoire changent, les espaces s'ouvrent permettant la création de liens plus larges et plus englobants.

Le passage d'un cadre hospitalier défini et clos avec trop peu de contact avec les parents des enfants hospitalisés, à un espace intime familial sans aucune préparation de part et d'autre, a suscité des peurs réciproques : pour les parents, peur de perdre leur identité parentale ; pour nous, peur de perdre notre identité de professionnelles.

À cette époque, c'est sur nos pères de formations initiales que nous nous sommes appuyées : connaissances théoriques du développement global de l'enfant, des lieux susceptibles de l'accueillir, investissement d'outils médiateurs tels que le jeu, la littérature enfantine et autres supports à la créativité et l'expression, prise en compte de l'environnement de l'enfant, familial et social.

### **Emergence d'une nouvelle approche relationnelle**

La permanence de notre présence à domicile induit une temporalité : en venant scander le temps, l'aspect transgénérationnel des familles se révèle. Apparaît aussi, l'existence et l'importance de leur récit familial, le sens qu'il prend dans l'histoire sociale en s'y inscrivant (élargissement de l'histoire du sujet à un environnement). Les déplacements à la fois physiques et psychiques s'avèrent opératoires dans la réappropriation par les familles de leur histoire et sembleraient également participer de la différenciation des places de chacun dans la famille.

Les éléments et matériaux analysés lors de régulations hebdomadaires prennent sens et impulsent une dynamique thérapeutique. S'opère pour nous la prise de

conscience d'une généalogie, d'une histoire particulière dans laquelle apparaît l'inscription familiale de l'enfant et la place qu'il y occupe. La rencontre du sujet, par l'établissement d'un lien de confiance, implique aussi l'acceptation de faire avec ce qui est oublié ou peu présent dans l'histoire. Tout ceci met en évidence la complexification d'un ensemble : les questions et les problèmes posés ont des origines plurifactorielles. Dans ces contextes d'exclusion souvent par ruptures de liens, les fragilités psychoaffectives, associées ou non à des troubles somatiques, induisent des interactions particulières et désormais significatives pour chaque problématique rencontrée.

Ce travail s'appuyant beaucoup plus sur les capacités et les compétences des parents, il y a moins de fixation sur les manques, éducationnels ou autres. Nous ne sommes plus dans le registre de devoir combler ou rééduquer en apportant des éléments que les parents ne posséderaient pas, mais bien plus en position d'écoute active.

### **Une possible symbolisation**

La séparation vécue par l'enfant et ses parents avait, du temps de l'hospitalisation de jour, valeur de rupture nécessaire, empreinte d'une connotation de *réparation*.

Dans le travail de proximité induit par l'hospitalisation à domicile, notre présence, par elle-même, est l'occasion d'expérimenter ensemble les différents effets de la séparation : celle-ci peut être appréhendée dans son aspect symbolique.

En effet, la place du tiers que nous représentons induit une séparation qui devient le lieu possible de l'expression de la souffrance, modifiant le trop ou pas assez de distance qui empêchait toute rencontre vivante et créative. Cette attitude offre d'autres modalités relationnelles à la dynamique familiale, l'enfant se sent autorisé à exprimer ce qui le fonde. Nous nous situons désormais dans un espace, autre lieu de parole, facteur de triangulation aux relations entretenues entre parents et enfants.

Peu à peu, émerge pour nous la nécessité de réfléchir à la fonction « contenante » comme fondement du lien thérapeutique. Cette réflexion s'affinant, elle va se trouver limitée, dans sa teneur, par la matérialité (toujours mouvante) du contexte et le manque d'un cadre thérapeutique « repérant ».

### **Vers la création d'un nouveau mode de prise en charge**

Une nouvelle prise en compte de la dynamique familiale va devenir centrale dans notre approche, un des bénéfices de

l'hospitalisation à domicile étant d'avoir pu réajuster notre place auprès des familles.

Nous percevons aujourd'hui l'hospitalisation à domicile — que nous ne pratiquons plus mais qui perdure dans d'autres unités — comme une transition, qui, si elle ne s'est pas faite sans tensions au sein de l'institution, a permis d'opérer une redéfinition de notre cadre de travail. Il s'enracine désormais dans un souci de prévention qui s'ouvre à d'autres populations : enfants plus jeunes issus de troubles d'intensité variable. Les modalités des prises en charges se diversifient aussi dans le service avec, en ce qui nous concerne, une véritable mutation vers un accueil individuel de l'enfant avec sa famille dans des pièces aménagées au sein de l'unité petite enfance.

Ainsi, chacun de nous se singularise, éprouve corrélativement la nécessité de mener une réflexion en commun, d'échanger ses expériences, et de retravailler les concepts théoriques, supports nécessaires à notre pratique.

Note de lecture

**Le temps des rites de Jean-François Gomez**

par Joseph Rouzel



Les rituels ont été de tous temps, dans toute civilisation, quelles qu'en soient les formes adoptées, un mode de traitement de la violence liée au fait de vivre en société.

Les rites, ça permet de se supporter. Point d'articulation, mais aussi point de chocs entre sujet et société, le rite invite à un passage en douceur, lors des différents événements marquants de la vie. Passage par l'acte en lieu et place d'un passage à l'acte.

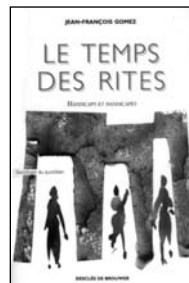
L'inscription singulière d'un sujet se produit dans un espace de reconnaissance sociale. Dans des sociétés, dites exotiques ou anciennes, liées à une représentation d'un temps cyclique, organisé sur le mode d'un éternel retour, les rites assurent les passages du temps (équinoxes, solstices... ) et le retour de ses marqueurs (soleil, lune, et astres). Dans nos sociétés dites modernes, rythmées par le temps du projet où la figure de l'autre, de l'inconnu, est apprivoisée dans des tentatives apaisantes de projection vers l'avant, les rites se sont déplacés, éparpillés, déliés de la reconnaissance sociale.

C'est ainsi que l'on peut considérer certains passages à l'acte d'adolescents comme des reprises d'un rituel du Moyen Âge : l'ordalie. Là où un chevalier s'en remettait, à l'issue d'un combat sanglant, à la volonté divine, certains adolescents d'aujourd'hui, lancés à vive allure sur une mobylette ou dans une voiture, convoquent la figure toute puissante du grand Autre, en passant à tombeau ouvert au feu rouge, ou en se lançant dans une course folle à contre sens sur une autoroute. S'ils en réchappent, ils sont élus. Inutile de dire que ces rituels sauvages des adolescents prennent place, faute de mieux, comme rites d'initiation. Mais ils ne sont pas soutenus et encore moins compris par la communauté. Et on ne leur propose guère autre chose comme épreuve de passage de l'enfant à l'adulte sauf à sacrifier sur l'autel de la marchandise mondialisée, où le rituel se réduit à l'identification totémique autour du même sigle commercial : Nike, MacDo, Nintendo...

Mais les rites y voient un effet de transcendance. Tout au plus se perpétuent-ils sur le mode des us et coutumes. Ils ont perdu leur fonction d'intégrateurs sociaux.

Par contre, il est un lieu où les rites reviennent en force et interrogent le sens de vivre ensemble : ce sont les institutions sociales et médico-sociales. Et c'est à partir de cette réalité, que le beau livre de Jean-François Gomez s'est construit.

**Jean-François Gomez, *Le temps des rites. Handicaps et handicapés*, Desclée de Brouwer, 1999**  
 Cet ouvrage vient de recevoir une mention spéciale du Prix GERSE 2000 (Groupe d'études et de recherches du sud-est sur la déficience mentale). Il va paraître en espagnol aux Ediciones Mensajero (Bilbao).



Les institutions, comme on dit, en s'accaparant la notion, sont un haut lieu de ritualisation du quotidien. Le détour qu'opère l'auteur par la mythologie grecque (magnifique chapitre sur Hermès, Apollon et Dionysos), l'anthropologie (notamment à travers la technique des récits de vie et récits de pratique inaugurée par Gaston Pineau), mais aussi des mouvements de pensée de l'institution tel que la psychothérapie institutionnelle, lui permettent d'ancrer sa réflexion sur les rituels de passage institutionnels dans une tradition revivifiée.

Du coup l'attention portée aux rituels dans l'accueil et l'accompagnement de personnes lourdement handicapées dans leur corps, leur psychisme et leur espace relationnel, constitue un outil remarquable dans l'insertion, au sens le plus juste du terme, de ces populations dans la communauté humaine. Ceux qu'on nomme d'un mot honteux, exclus — oubliant un peu vite, comme le signalait encore récemment Michel Chauvière, que « les mots font les choses », ce qui les frappe avec une violence extrême au sceau d'une sous-humanité —, sont chassés des réseaux symboliques que tisse toute société. Ils sont frappés de relégation. Les rites, formant alors comme un praticable où se jouent les échanges dans l'institution, leur permettent d'être à nouveau « appareillés » à leurs frères et sœurs en humanité. L'effet du rite est donc de socialisation.

Que ce soit autour d'un événement familial (naissance ou mort d'un proche), d'un moment fort dans l'institution (accueil d'un nouveau, ou sortie d'un ancien, anniversaire...) ou d'une manifestation sociale (fête nationale, grands rassemblements tels le mondial), le rite inscrit chacun comme acteur dans le collectif. Jean-François Gomez montre bien, en prenant appui sur des situations vivantes qu'il tire de sa longue pratique d'éducateur et de directeur, que les rites peuvent amener les institutions à se constituer en véritables lieux de création et d'expression. Mais cela ne se fait pas tout seul. Il y faut toute la détermination des salariés de ces institutions, pour passer d'un lieu d'enfermement à un lieu d'ouverture culturelle et sociale. Le fou, le malade, le marginal, le délinquant, le déclassé, l'exclu... retrouvent alors le chemin de vie qui fait des humains les fils et les filles de la parole et du langage, dont les rites sont une des manifestations.

Le rouleau compresseur de la machinerie industrielle écrase et met à la casse tout humain qui ne participe pas à l'appareil de production capitaliste, tout homme qui n'est pas socialement, psychiquement ou génétiquement correct. C'est d'ailleurs pourquoi on le stigmatise comme handicapé. Mais, nous avertit Pierre Legendre, « La Fabrique de l'homme n'est pas une usine à reproduire des souches génétiques. On ne verra jamais gouverner une société sans les chants et la musique, sans les chorégraphies et les rites, sans les grands monuments religieux ou poétiques de la Solitude humaine. » (*La fabrique de l'homme occidental*, Paris : Mille et une nuit, 1996).

Note de lecture

**Le fil du récit**

par Monique Jeannet

*Comment la confrontation des sujets entre eux produit des histoires et de l'histoire ?*

Après un premier numéro intitulé « Ecrire, trouver », *Le fil du récit*, revue publiée par l'Institut régional de travail social de Paris et le Centre régional de formation de la protection judiciaire de la jeunesse d'Ile-de-France, a lancé son numéro 2 en mars 2000.

« Récits et Ricochets » est dans la continuité du précédent numéro. Il s'est étoffé de nouvelles rubriques permettant aux textes et aux expériences de rebondir d'un numéro à l'autre : échos d'horizons différents à la lecture du numéro précédent ou partage d'un travail élaboré en commun. Les illustrations dessinées ont laissé la place à des photographies en noir et blanc, réalisées par des éducateurs de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Ces images à dimension particulière (réalisées avec un procédé nommé sténopé, l'objectif est remplacé par un petit trou) ponctuent le fil du récit.



N° 1 : *Ecrire, trouver*,  
décembre 1998, 81 p.

N° 2 : *Récits et ricochets*,  
mars 2000, 109 p.

*Le fil du récit*, 145, av.  
Parmentier, 75010 Paris

*Le fil du récit* se présente comme support à un échange d'histoires, il propose de rassembler, croiser, superposer, des récits d'expériences éducatives, de relations d'aide et d'accompagnement, d'engagements, de moments de crise...

Ecrire ces moments, raconter, c'est déjà essayer de trouver, en commençant par rendre lisible le vécu disait François Hébert — rédacteur en chef — en présentant le premier numéro. Trouver par l'écri-

---

ture, un éclairage sur l'histoire d'une rencontre, d'une souffrance, et partager ces moments de recherche personnelle.

Il propose au lecteur de se laisser porter par ces récits bruts, sans analyse explicite, et d'y trouver chacun son fil conducteur, de deviner les repères d'une recherche commune, d'une certaine problématisation.

Des écrits tendres, où la souffrance est toujours présente, quelques fois même violente, qui racontent l'histoire d'une situation particulière, un jour où l'on décide de se positionner, sur un déclic, pour essayer de changer. Dans la plupart des textes, l'implication de l'auteur est si prégnante que l'on mesure le travail de mise à distance qui a du être nécessaire pour arriver à l'écriture.

Ces récits se lisent avec plaisir, ils nous touchent par leur forme, leur simplicité et leur contenu, leurs interrogations.

La dimension littéraire est une dimension importante pour *Le fil du récit*. Elle invite à la lecture et donne aussi envie de se mettre à écrire.

Réflexion finale

**Il était une fois...**

par Laura Izzo

*Raconte-moi une histoire !*

Toutes les histoires commencent par « il était une fois... », l'histoire qu'on vous lit le soir avant d'éteindre la lumière, l'histoire rassurante avant d'affronter les démons de l'obscurité ou celle qui vous laisse le cœur palpitant et l'imagination galopante, le petit Poucet, Barbe Bleue, Cendrillon, Simbad le marin... celle qu'on écoute le drap sous le menton et la paupière vacillante. C'est à ces histoires là que je pense, au souvenir de mon enfance, à la voix grave de mon père lisant les livres ou inventant pour mon émerveillement l'énigme aventure d'un Don Quichotte, d'un capitaine Némou ou d'un Merlin l'enchanteur.

Stupide, je me suis dit, il n'y a pas là de quoi écrire un article pour une revue de recherches en travail social. Mais cette histoire en moi ne s'effaçait pas, obstinée, tenace, et il m'a semblé finalement qu'il y avait là quelque chose à fouiller un peu, ce souvenir en soi assez anecdotique vient dire autre chose de beaucoup plus essentiel à mon sens : nous ne pouvons pas faire sans la singularité de notre propre histoire et à l'aube du vingt-et-unième siècle, de la guerre en Tchétchénie, de la mondialisation tout azimut, du maïs transgénique, du poulet belge, de la réforme de la justice, des affaires d'État et des brebis clonées, il nous faut, je crois, revenir le temps d'un souffle à cette dimension de l'humanité qui prend son élan en chacun de nous, à savoir : notre histoire.

« Tu as l'âge de ton plus lointain souvenir »,  
Reb  
Sabban.

### *De l'émotion... à la technique...*

Les travailleurs sociaux ont l'habitude de prendre en compte l'histoire des usagers, souvent chaotique, morcelée, presque toujours douloureuse, ils tentent d'en dénouer les nœuds et de tisser la trame d'une histoire renégociable pour chacun, une histoire en patchwork peut-être mais porteuse d'avenir. Mais jamais, quasiment jamais, nous n'abordons dans nos parcours professionnels ou de formation la question de notre propre histoire. Il y a là quelque chose de presque tabou. Nous faisons comme si l'histoire en nous s'esquivait, s'estompait, se diluait, nous sommes des professionnels de la rela-

tion, des pro de l'accompagnement, au fait de la psychologie humaine, de la structuration de la personnalité, nous maîtrisons le « Fort Da » du bout de la bobine et dissertons sans complexe sur celui, fameux, d'Œdipe, des techniciens informés des dispositifs existants, médiateurs, conciliateurs, bricoleurs... hommes et femmes de terrains lisant Freud, Meirieu et Legendre, maniant l'entretien individuel avec la dextérité d'un Carl Rogers. La technique, le savoir, la spécialisation s'érigent comme un nouveau totem devant lequel nous nous prosternons et sacrifions ce que nous sommes intimement, ce qui nous fait sujet unique, irremplaçable, à nul autre pareil, celui là il serait obscène d'en faire cas, et pourtant !

## *Je est unique !*

Pourtant c'est bien avec celui-là que nous travaillons, jour après jour, heure après heure, sinon nous ne serions que des bataillons d'éducateurs tous parfaitement fondus à l'identique dans les centres de formation ! Il semble qu'un consensus, qu'une pudeur politiquement correcte, soit de rigueur dans le travail social pour passer sous silence la part d'affectivité, d'émotion, de sentiments qui sont nécessairement à l'œuvre dans toute relation humaine. C'est là une erreur grave qui risquerait de déshumaniser les travailleurs sociaux pour en faire des agents de l'ordre social, appliquant docilement des commandes de politiques de plus en plus sécuritaires. L'éducateur dans la relation d'accompagnement doit, il me semble, revisiter les émotions, les *a priori*, les réticences, les ressentis, avec lesquels il a à travailler.

Rencontrer un individu suspecté de viol sur ses enfants, un braqueur multirécidiviste, un Rmiste déprimé et au bout du rouleau, une femme battue, des SDF menacés par le froid... ne sont pas des situations neutres du point de vue de l'émotion et ne peuvent manquer de nous toucher, d'éveiller en nous des sentiments divers, ambivalents, agressifs, compatissants, angoissés, fascinés... Je suis impliquée subjectivement.

Et c'est bien avec ce qui nous traverse d'émotions, de transfert, de désir et de rejet que nous devons travailler ; et travailler avec le souci de l'autre cela revient à travailler avec le souci de ce qui se passe en nous et qui nous échappe. C'est peut-être là le sens premier, fondamental de notre responsabilité. Agir en professionnel respon-

sable, c'est prendre le recul nécessaire par rapport à sa propre subjectivité et cela revient en tout premier lieu à accepter et à reconnaître cette dimension active de la subjectivité pour ensuite la mettre au travail. Si je puis le dire ainsi : Nous ne pouvons décidément pas faire sans notre histoire.

Entendons-nous bien, je ne suis pas en train de dire qu'il faut se précipiter sur le divan du premier psychanalyste venu après une journée de travail pour analyser les forces inconscientes en jeu dans la relation éducative avec Jacques, Pierre ou Paul. Non je dis que cette vigilance, cette écoute à soi-même doit être intégrée au travail même, en être un des socles fondateurs, c'est dire qu'il faut dans les institutions, dans les équipes, dans les centres de formation que des temps de travail soient pensés et dégagés dans cette optique là. Groupe de réflexion, analyse des pratiques, supervision, groupe de contrôle, régulation...

J'ai travaillé pendant un an dans un service où jamais les éducateurs ne se rencontraient, pas de réunion, pas d'espace pour une élaboration de la pensée, de la parole, de l'action : juste un vague cahier de liaison ; « pas le temps », « débordés », « trop de dossiers », « impossible ». Entre l'absence de réunion et d'échange et les réunions à tout va, où l'on discute des heures durant du planning de la semaine, des roulements horaires, de tout et surtout de rien, il n'y a qu'un pas, et nous avons tous l'expérience de ces réunions interminables où rien n'est mis au travail. Le travail social n'échappe pas à l'immobilisme, aux lourdeurs administratives, aux rigueurs budgétaires, aux difficultés logistiques, à la crise économique, à la soumission hiérarchique, à la fatigue.

### De la pratique à l'analyse

Je reste cependant tout à fait optimiste, ça et là des expériences innovantes voient le jour et mettent sur le grill des fonctionnements beaucoup trop grippés. Des éducateurs, des chefs de services, des directeurs, des formateurs, créent des groupes de réflexion et d'analyse des situations, invitent des intervenants extérieurs à guider le mouvement et se mobilisent autour de la nécessité d'un travail d'exploration de nos pratiques. Parler de sa pratique c'est bien entendu

*dans le même temps accepter d'y risquer quelque chose de sa singularité et de son histoire.*

*Pourquoi cet enfant m'insupporte-t-il tant ? Qu'est ce que je peux mettre en place avec lui ? La violence de ce jeune, son rejet me laisse sans réponse éducative, pourquoi ? Cette jeune femme est sans cesse à mon égard dans une séduction qui me met mal à l'aise, qu'est ce que je peux en dire ? Tous les projets que je mets en place avec cette personne tombent à l'eau, ça me met en colère, je n'arrive plus à élaborer quelque chose avec elle... Les exemples seraient innombrables tant les situations sont diverses et variées et tant nos réponses le sont aussi.*

*Je pense ici à un monsieur que je rencontrais régulièrement dans le cadre de sa mesure de contrôle judiciaire socio-éducatif et qui me mettait, pour des raisons qui m'échappaient, dans un état de colère terrible. Je sentais combien ce sentiment irraisonné venait parasiter ma manière de le recevoir, de lui parler, de penser avec lui un projet d'accompagnement. Je luttais contre la tentation d'abrégier nos entretiens ou de franchement exprimer mon agressivité à son égard. Je restais après chaque entrevue, perplexe et culpabilisée, me disant que de toute évidence quelque chose pour moi butait, heurtait, résistait, se sentait menacé et que de ce fait je n'étais pas à même de l'entendre et d'élaborer une relation éducative qui soit pour lui porteuse d'avenir, de sens, de reconnaissance, de perspectives. C'est bien en allant sillonner un petit peu les chemins de ma propre histoire que du sens s'est esquissé, de ce qui faisait pour moi limite dans ma rencontre avec ce monsieur et c'est à partir de là que j'ai pu reprendre avec lui un travail où enfin il existait lui, sujet singulier libéré d'un transfert invalidant pour lui comme pour moi.*

*Le sens de l'histoire...*

## *Le sens de l'histoire...*

*Notre histoire ne cesse de s'enrichir, de traverser, de croiser l'histoire des autres, un peu comme les affluents viennent grossir un fleuve jusqu'à l'océan. Dans le travail éducatif c'est la question fondamentale du sens qui est sans cesse en battement ; le sens que nous donnons à notre histoire mais aussi, de fait, à l'histoire d'autrui et à l'histoire en création dans la rencontre éducative. J'ai beaucoup travaillé cette question de l'histoire et du sens en rencontrant des jeunes délinquants inculpés pour des raisons diverses (\*). J'ai pu*

(\*) NDLR : Se reporter à Galtier et Izzo, « Ne laissons pas la prison avoir le dernier mot ! », *Le sociographe*, 1, 2000, 89-94.

observer combien le délit ne concerne pas uniquement la règle transgressée mais le sujet qui a opéré cette transgression et l'histoire singulière dans laquelle ce délit survient. Je pense à Michel, mineur qui durant des années a reproduit sur sa petite sœur les viols dont il était lui-même victime par ailleurs. Il était face à ses actes comme frappé d'étrangeté, sidéré, se refusant à faire un lien avec son propre drame, parce que refusant l'idée même de sa souffrance, du désastre en lui, incapable d'affronter l'indicible de son histoire, se refusant à donner du sens et condamné à une répétition infernale. Le travail éducatif est alors, selon moi, une invitation à mettre en mot, il s'agit de mettre l'autre en possession de ce qu'il est, de lui restituer la responsabilité de ses choix et de son existence, voie essentielle à mon sens pour reprendre la parole là où l'acte l'a précédée.

L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait, écrivait Sartre. L'homme existe en tant qu'il se jette vers l'avenir, l'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement. Nous sommes pris dans le sens de l'histoire, essayant dans un idéal éthique de notre travail, de faire de la confrontation désordonnée des histoires un processus créatif et émancipateur.

*Ils vécurent heureux et eurent beaucoup...*

*Ils vécurent heureux et eurent beaucoup...*

Si les histoires commencent par « il était une fois », elles finissent souvent bien, du moins dans les livres pour enfants. Dans la réalité du travail social les happy end sont malheureusement beaucoup plus rares et les histoires s'écrivent plus difficilement. Nous devons malgré tout et peut-être surtout, rester des acteurs attentifs aux personnes que nous accueillons et ne pas céder au découragement dans lequel l'ampleur de la mission et la médiocrité des moyens pourraient nous plonger. Nous devons plus que jamais mettre en place des fronts de résistance qui puisent leur force dans nos propres modes de ressourcement, à savoir des équipes, véritable espace d'échange, d'élaboration, d'exigence, d'analyse ; des institutions tolérantes, ouvertes aux changements et à la créativité, à une responsabilité sans cesse réinterrogée et à une conscience éthique en perpétuelle devenir. Le travail social traverse aujourd'hui une crise et une mutation profonde dont il ne dépend que de nous d'en faire le vecteur extraordinaire d'un renouveau social et humaniste. Il nous revient de mettre sur le métier le fil de cette histoire là !